

W I L L I A M S A R O Y A N

P A P A , T U E S F O U

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Danièle Clément*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Papa You're Crazy

© William Saroyan, 1957.

© Zulma, 2015 ; 2021, pour la présente édition.

© Danièle Clément pour la traduction française. D.R.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Papa, tu es fou*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

À ARAM SAROYAN

Chaque fois qu'un écrivain écrit quelque chose, c'est toujours vrai qu'il aurait pu écrire autre chose pendant le temps qu'il lui a fallu pour écrire précisément *cela*. Le départ d'un nouvel ouvrage, c'est toujours une décision sur le sujet que l'écrivain va traiter et la façon dont il le fera. Cette décision, c'est déjà la moitié du livre pour n'importe quel écrivain – plus de la moitié, même, pour quelques-uns ; et pour moi, c'est tout le livre. Le fait de m'asseoir et d'écrire n'est pas un travail supplémentaire, et d'ailleurs les écrivains sont bien entraînés à ce genre de choses. J'ai décidé d'écrire ce livre parce qu'en 1953, quand tu avais dix ans, tu me l'as demandé et parce qu'en 1918, quand j'avais moi-même dix ans, je n'avais pas assez de métier pour dire ce que je voulais dire. Et voici qu'enfin, je l'ai écrit – ou plutôt, tu l'as écrit. Je n'avais rien de plus à faire que de me rappeler mes dix ans, observer les tiens, et mettre les deux ensemble en y ajoutant mes quarante-cinq ans. Ta voix et ta démarche sont le corps du livre ; ton regard, le style : direct et sérieux, suivi d'une réflexion pleine de respect, d'une exclamation de mépris ou d'un rire mystérieux, selon que ce qui a attiré ton attention s'est avéré juste, faux, les deux à la fois, ou pas tout à fait l'un ni l'autre. Exprimer justement cela en phrases simples est la chose la plus facile du monde à faire, et tu l'as faite. Merci et tendresse.

WILLIAM SAROYAN

I. LIVRE

2. MER 3. LUNE 4. MARMITE
5. BICYCLETTE 6. ÉPÉE 7. JOUET
8. SOLEIL 9. MONDE 10. ŒUF 11. CLEF
12. ROCHER 13. NUAGE 14. COQUILLE 15. DIEU
16. VIGNE 17. VIN 18. CHEVAL 19. MAUVAISE
HERBE 20. VOITURE 21. ROUTE 22. ARCHE 23. ÉCOLE
24. DRAPEAU 25. ÉTOILE 26. POISSON 27. FEU
28. HOMME 29. ROSE 30. ÉGLISE 31. MICHE DE PAIN
32. FEMME 33. LIT 34. PLAGE 35. TRAIN 36. PORTE
37. FEUILLE 38. BATEAU 39. RADEAU 40. ARC 41. TÊTE
42. MAISON 43. OISEAU 44. BALLON 45. HERBE
46. TRAPPE 47. GLACE 48. ŒIL 49. DENT
50. COURONNE 51. CHAMBRE 52. ARBRE 53. COUPE
54. NEIGE 55. RACINE 56. BRANCHE 57. FRUIT
58. PIÈCE DE MONNAIE 59. CHAIR
60. OS 61. CŒUR 62. ANNEAU
63. PLUIE

I. LIVRE

« Joyeux anniversaire ! » dit mon père.

Il a sorti un livre de la poche de son manteau et me l'a donné.

« Merci, Papa. C'est juste ce que je voulais.

— *La Mâchoire inférieure*, a dit Papa. Mon dernier roman – et le dernier que j'écrirai. Je te le donne, et le métier avec. »

J'ai regardé *La Mâchoire inférieure* sans l'ouvrir. Et puis je l'ai ouvert à la première page, et ensuite à la dernière.

C'était un livre beau à voir.

J'ai demandé : « Quel métier ?

— Le métier d'écrire.

— Je ne sais pas écrire.

— Seuls les grands écrivains ont le droit de se vanter comme ça, a dit mon père. Tu n'en es pas encore là.

— D'ailleurs, sur quoi est-ce que j'écrirai un livre ?

— Sur toi, bien sûr.

— Sur moi ? Moi, qui est-ce que je suis ?

— Écris un roman pour le découvrir. Quant à *moi*, je vais écrire un livre de cuisine. »

Ma mère et ma petite sœur sont revenues de faire des courses, et ma mère a dit :

« N'est-ce pas merveilleux ? Il a dix ans.

— Oui, a répondu mon père. Cette petite fille a huit

ans, j'ai quarante-cinq ans et toi vingt-sept. Je ne sais pas comment nous avons pu en arriver là, mais je suppose que le fait d'avoir mangé y a été pour quelque chose.

— Oui et il mange *tellement*, avec ça, a dit ma mère. Il pèse soixante-dix livres, maintenant.

— Eh bien, a dit mon père, il pesait sept livres à sa naissance, ce qui fait une augmentation moyenne de dix livres par an – je ne sais pas ce que ça signifie, d'ailleurs, et je m'en moque. »

Et il a serré ma sœur dans ses bras.

« Et justement quand la nourriture coûte si cher ! (Maman parlait toujours.) Combien crois-tu que j'ai payé ces provisions ?

— Deux dollars ?

— *Vingt-deux* dollars !

— Tu devrais essayer d'apprendre à faire la cuisine. »

J'ai annoncé à ma mère : « Papa va écrire un livre de cuisine.

— Oui, et Pete va écrire un roman, a dit mon père. Eh bien, nous voilà le premier du mois et de nouveau je suis sans le sou.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? a demandé ma mère. J'ai un garçon de dix ans et une fille de huit ans à nourrir.

— C'est une des raisons pour lesquelles je vais écrire un livre de cuisine, a dit mon père. Cela t'apprendrait peut-être à faire des économies sur la nourriture.

— Et d'après toi, qu'est-ce que nous allons manger ? Du riz ?

— Je n'ai pas encore étudié la question. En attendant je te conseille de faire durer ces provisions.

— En trois jours nous aurons mangé tout ça jusqu'à la dernière miette.

— Trouve quelque chose. Aucune rentrée d'argent n'est

prévue au programme et je ne pourrai pas demander d'avance tant que je n'aurai pas commencé mon livre de cuisine. Trouve quelque chose, au moins pendant un mois.

— Impossible, a dit ma mère. Il mange trop ! Il dévore.

— Et si je l'emmenais chez moi, alors ? a demandé mon père.

— Mais tu dois le nourrir.

— Bien sûr.

— Et il doit aller à l'école à l'heure.

— Bien sûr.

— Très bien, a répondu ma mère. Emmène-le. »

2. MER

Mon père et moi nous avons dit au revoir à ma mère et à ma sœur. Nous avons descendu la colline à pied pour trouver une occasion d'auto-stop jusqu'à la maison de mon père, qui est à dix-huit kilomètres par la grand-route, sur la plage de Malibu.

Mon père n'a pas permis à ma mère de nous conduire en auto parce qu'il voulait m'habituer à être fauché. Il a dit :

« Ce n'est pas souvent que tout marche comme sur des roulettes ; alors tu ferais aussi bien d'apprendre dès maintenant comment te débrouiller quand rien ne va plus.

— D'accord. »

Nous avons descendu Sunset Boulevard pendant presque deux kilomètres jusqu'à la vieille route 101, trouvé un camion qui nous a pris pendant douze ou treize kilomètres à peu près, remarqué deux ou trois kilomètres, et

puis on est arrivé.

La marée était haute à cette heure-là et le soleil avait presque disparu dans la mer. Derrière la maison, nous avons descendu les marches qui mènent à la plage pour voir ce que nous pourrions trouver là de bon à mettre au feu ou bien à regarder : du bois apporté par la mer, ou des galets ou bien des coquillages. Il y avait une caisse de Coca-Cola, mon père l'a ramassée en disant qu'elle pourrait servir : je n'ai pas pu deviner à quoi, pourtant, sauf à mettre des bouteilles. J'ai trouvé un coquillage avec des spirales et mon père a dit que c'était une vraie merveille, quelque chose à étudier pour le restant de mes jours : « Les spires de ce coquillage nous donnent à la fois la configuration et le mécanisme des corps célestes », a-t-il dit.

Alors j'ai de nouveau regardé le coquillage, à l'extérieur tout autour et à l'intérieur. C'était vraiment quelque chose à regarder : grand comme la moitié de ma main, coloré de blanc et de gris avec un peu de noir par-ci par-là ; comme un morceau de la coque avait été emporté par la mer, je pouvais voir la spirale à l'intérieur.

Nous avons marché le long de la plage pendant plus de deux kilomètres et puis nous sommes revenus mais nous n'avons rien trouvé d'autre qu'une demi-douzaine de cailloux plus petits que des noix et un morceau de bois déposé par les vagues.

Nous avons remonté les marches jusqu'à la maison ; une fois sous le porche, mon père a été examiner tout le bois qu'il a depuis longtemps ramassé sur la plage et empilé sur le plancher, pour choisir de quoi faire le feu du soir.

Il a dit : « Presque tout ça est trop beau pour être brûlé. »

Moi, j'ai ouvert la grande porte de devant pour qu'il puisse entrer directement avec son chargement de bois

pour la cheminée. Le temps qu'il chiffonne des journaux et qu'il installe le bois par-dessus, il faisait noir, mais je n'ai pas allumé l'électricité parce que je sais ce qu'il aime : que la première lumière de la soirée vienne du feu. Il a mis une cigarette dans sa bouche, l'a allumée et a approché du journal l'allumette qui brûlait encore. Mon père a juste aspiré et puis expiré sa fumée *une fois*, et le feu remplissait déjà la chambre de sa lumière, qui est différente de la lumière électrique – bien plus belle, et plus vivante et plus chaude. Les ombres ont sauté jusque sur les murs et là, elles couraient dans tous les sens.

3. LUNE

« Je suis content de t'avoir chez moi », a dit mon père. J'ai répondu : « Je suis content d'être ici.

— Voyons ce qu'il y a à manger. J'ai quelques tomates que j'ai cueillies sur mes propres plants là-bas dans le petit jardin sur la pente en face de la maison. J'ai aussi du riz et de l'huile d'olive. Je vais faire dans une sauteuse ce que j'appellerai le Riz de l'Écrivain puisque nous sommes tous les deux des écrivains maintenant. »

Mon père s'est mis à travailler à son Riz de l'Écrivain, et moi je me suis mis à travailler, à réfléchir à l'histoire que je dois écrire – c'est Papa qui l'a dit ; c'est pour plaisanter, naturellement, mais qui sait ? Peut-être que j'écirai vraiment un roman, et pourtant je n'ai jamais eu tellement envie de devenir écrivain.

Ce que j'ai vraiment envie d'être, c'est aviateur. Je veux être dans la première fusée pour la Lune. J'en ai parlé à mon père un jour et il a dit : « Je crois que tu y arriveras. »

Peut-être que je découvrirai un jour, tout seul, que je ne peux pas y arriver, mais je n'ai *pas encore* découvert ça.

Je veux être le premier homme sur la Lune.

Tout de même, je serai peut-être écrivain, au cas où quelqu'un me battrait dans la course à la Lune ; alors, j'aurai une maison comme celle de mon père.

Mais je ne sais pas si je me marierai d'abord, comme mon père a fait, et si j'aurai un garçon et puis une fille, et si je partirai après, à cause du téléphone.

« C'est le téléphone que tu as épousé, pas moi ! » a dit mon père à ma mère, un jour.

Ma mère a répondu qu'elle avait droit à ses amis exactement comme lui avait le droit d'écrire. Elle a dit qu'elle était une jeune femme pas une ménagère. Elle voulait s'amuser et avoir des amis.

J'étais en train de regarder les livres de mon père en essayant de comprendre comment il a pu en écrire tant, quand finalement je suis arrivé à la Lune.

« Qu'est-ce que les gens diront quand je serai le premier ?

— Le premier quoi ?

— Le premier sur la Lune.

— Ils y croiront. À la minute où tu seras le premier homme sur la Lune et où ça paraîtra dans tous les journaux de la Terre, tout le monde y croira.

— Pourquoi est-ce qu'on n'y croira pas tout de suite ?

— Parce que les gens ne croient jamais qu'on puisse arriver à la Lune tant qu'on n'y est pas. Ils sont comme ça.

— Et tu n'es pas comme ça, toi ?

— Non.

— Comment est-ce que tu es, Papa ?

— Eh bien, je suis comme ceci : je ne dis pas que tu ne peux pas arriver jusqu'à la Lune. Je dis : *pourquoi* veux-tu aller sur la Lune ?

— Pour être le premier là-bas, bien sûr. Pourquoi est-ce que ces types ont grimpé sur la montagne ? Parce qu'elle était là. Voilà ce qu'ils ont répondu quand on leur a demandé pourquoi. Je veux arriver le premier à la Lune parce qu'elle aussi, elle est là, et que personne n'y est encore allé.

— D'accord, a dit mon père.

— Je n'y arriverai *jamais*, Papa, ou bien tu crois que si ?

— Pourquoi pas ?

— Ha !

— Pourquoi fais-tu "Ha !" ?

— Tu sais bien, Papa. Je veux faire quelque chose c'est tout. Ça devient barbant.

— Vraiment ?

— Vrai de vrai.

— Que veux-tu faire ?

— C'est ça qui m'embête : je ne sais pas. C'est pour ça que je pense tout le temps à la Lune. Je veux *vraiment* faire quelque chose.

— Mais bien sûr.

— Seulement, il n'y a rien à faire, pour moi. Je veux dire, *pour de vrai*.

— Eh bien, on peut toujours manger. »

Mon père a apporté à table deux assiettes remplies du Riz de l'Écrivain et nous nous sommes assis pour manger.